

PAR L'AUTEUR ET RÉALISATEUR DE
EX MACHINA ET **ANNIHILATION**

QUINZAINÉ
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2022

M E N

LE MÂLE ENGENDRE LE MAL



LE 8 JUIN AU CINÉMA

A24



METROPOLITAN FILMEXPORT et A24
Présentent

Une production A24

Un film de Alex Garland

MEN

Jessie Buckley

Rory Kinnear

Paapa Essiedu

Scénario : Alex Garland

Durée : 1h40

Sortie nationale : 8 juin 2022

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur :
metrofilms.com

Distribution :

METROPOLITAN FILMEXPORT
29, rue Galilée - 75116 Paris
Tél. 01 56 59 23 25
info@metropolitan-films.com

Relations presse :

DELPHINE OLIVIER
Tél. 06 89 09 57 95
delphineolivier.presse@gmail.com

L'HISTOIRE

Après avoir vécu un drame personnel, Harper (Jessie Buckley) décide de s'isoler dans la campagne anglaise, en espérant pouvoir s'y reconstruire. Mais une étrange présence dans les bois environnants semble la traquer. Ce qui n'est au départ qu'une crainte latente se transforme en cauchemar total, nourri par ses souvenirs et ses peurs les plus sombres.

Découvrez le nouveau film d'horreur du cinéaste visionnaire Alex Garland (Ex Machina, Annihilation) avec la talentueuse Jessie Buckley nommée aux Oscars.



NOTES DE PRODUCTION

Une femme, seule, dans une grande maison isolée ; une balade en forêt et un intrus qui rôde dans les bois – voilà, à première vue, les ingrédients d'un film d'horreur traditionnel. Pourtant, MEN échappe aux conventions du genre, même s'il en reprend habilement les codes les plus saisissants pour bousculer le spectateur. En réalité, le film aborde des thèmes particulièrement actuels : les diverses facettes de la masculinité, les agressions, qu'elles soient mineures ou majeures, les regrets, les cycles vicieux qui se répètent, les vieilles idées mal maîtrisées et les attentes culturelles. Ce film s'attache de manière singulière aux mythes fondateurs qui structurent notre culture et à l'imaginaire des spectateurs lorsqu'ils vont au cinéma.

« Ce projet aborde des sujets qui me tiennent à cœur depuis longtemps et dont j'avais évoqué certains dans mes précédents films », relève Garland. *« Mais cette fois, je voulais faire un film dans lequel on puisse se reconnaître autant que possible, où le spectateur soit un acteur du récit. Ensuite, je laisse aux gens le soin de se faire leur propre idée du film et des thèmes qu'il aborde – ou pas – et qui les touchent ».*

Une approche qui concerne aussi les comédiens. En effet, Jessie Buckley, dans le rôle de Harper, cette jeune femme dont le sanctuaire est constamment violé, et Rory Kinnear, sous les traits d'un personnage aux multiples facettes mais arborant toujours le même visage, ont eux-mêmes contribué avec leurs idées à l'intrigue. Autant dire qu'il était nécessaire que leurs prestations soient au diapason. Tandis que la jeune femme tente de surmonter un drame personnel et la violence qu'elle a subie dans les derniers jours, terribles, de sa vie de couple, elle ne peut échapper à une bande d'hommes dangereux, menaçant d'envahir son territoire, qui ont tous le visage de Kinnear. Il se dégage une étrangeté croissante de ce sinistre défilé d'archétypes – dont chacun incarne une facette de la même entité, comme des éclats de verre brisé tous liés les uns aux autres – qui se referme sur Harper de manière implacable.

« À mes yeux, ce film est une illustration très forte du débat actuel entre hommes et femmes », indique Jessie Buckley. *« Il s'est passé beaucoup de choses sur le plan politique et social depuis quelques années – et je trouve que MEN soulève des questions de manière audacieuse plutôt qu'il ne donne de réponses ».*

« J'ai l'impression que le film s'approprie les codes de l'horreur pour parler des rapports entre hommes et femmes, de ce dont les hommes sont capables – qu'il s'agisse de leur capacité d'action dans la société et de leurs relations aux autres », ajoute Kinnear. *« J'espère que le spectateur aura le même sentiment que moi lorsque j'ai découvert le scénario : j'ai trouvé que le propos était profondément sincère, que ce projet possédait une grande ampleur cinématographique, qu'il réservait constamment des surprises, et, enfin, qu'il livrait un message à la fois beau et révélateur sur notre identité ».*

Il s'agit du troisième long métrage d'Alex Garland. Celui-ci s'est déjà imposé comme un auteur singulier, maîtrisant parfaitement les thèmes philosophiques, scientifiques

et éthiques et sachant poser des questions résolument actuelles à travers les codes du genre – et leur détournement. Son œuvre, volontiers polémique, nourrit le débat.

Ses deux premiers films, EX MACHINA et ANNIHILATION, étaient d'authentiques ovnis en matière de science-fiction. Dans MEN, tous les ingrédients les plus fondamentaux du *folk horror* sont au rendez-vous : l'isolement, la nature, la présence d'intrus, la religion, la fécondité, le viol, l'étrange. Comme toute œuvre du genre, le film est traversé par une tension implacable qui va crescendo jusqu'à son paroxysme, que traduisent des images saisissantes. Mais les hallucinations du film renvoient directement à d'authentiques rapports humains, aux injonctions sociales et aux clivages infranchissables qui caractérisent notre monde.

« La créativité d'Alex est insondable, mais son œuvre soulève toujours une question centrale », note Jessie Buckley. *« Et la question qui m'a frappée dans le scénario est celle de la masculinité et de sa place dans notre société à l'heure actuelle. Le film est une métaphore de ce type de questionnement. Pendant le tournage, on a eu pas mal de discussions et découvert ainsi de nouvelles pistes, mais s'agissant de ces questions précises, je crois qu'on continue à chercher des réponses ».*

La comédienne est presque de tous les plans. Harper, son personnage, s'est réfugiée à la campagne pour retrouver un peu de sérénité après un drame conjugal. Mais dès qu'elle est accueillie par le propriétaire de la maison qu'elle a louée, on sent bien que la quiétude qu'elle recherche ne durera pas. C'est ainsi qu'elle va d'une rencontre déconcertante à l'autre – d'abord avec un homme mystérieusement silencieux, puis un policier, un pasteur, un garçon fruste, un barman et deux fermiers. *« Même s'ils sont tous effrayants, je les trouve profondément tristes, ce dont témoignent leurs blessures et les postures qu'ils adoptent pour donner une certaine image d'eux-mêmes »,* note l'actrice.

Les rapports entre le réalisateur et ses deux principaux interprètes ont immédiatement été très forts. Tout a commencé par des discussions franches pendant la longue période de répétitions, comme dans la plupart des productions. À ceci près que Garland n'a cessé d'intégrer ces échanges dans le scénario. D'ailleurs, le film dans son ensemble était conçu non seulement pour favoriser les dialogues, mais pour *être* un dialogue à part entière. Autrement dit, la narration devait tenir compte des idées et contributions des collaborateurs du film.

Pour Kinnear, cette approche collégiale était un garant qui lui permettait de prendre des risques en livrant une prestation sans concession. En effet, il lui fallait plonger au fond de lui-même pour camper un personnage agressif aux multiples facettes. *« Pendant deux semaines avant le début du tournage, Jessie, Alex et moi avons parlé à bâtons rompus de tous les thèmes du film, des changements qu'on aimerait apporter, de ce qu'on pensait du scénario et des aspects qu'il serait, selon nous, judicieux de développer »,* poursuit l'acteur. *« C'était vraiment une expérience unique, car on disposait non seulement d'un temps inhabituellement long pour répéter, mais les répétitions venaient nourrir directement le récit, les scènes et les personnages ».*

En explorant nos peurs primaires et des mythes culturels fondateurs, le film soulève de nombreuses questions qui, comme l'espère Garland, passionneront le spectateur. « *Ce projet s'appuie sur l'idée selon laquelle une intrigue s'échafaude pour moitié par les auteurs et pour moitié par le public* », remarque-t-il. « *Plus que tout autre film auquel j'ai collaboré, celui-ci a été conçu en prenant en considération les réactions du public* ».

Pour autant, le récit a été très soigneusement élaboré dans sa construction rigoureuse. Au bout du compte, MEN bouscule les codes mêmes dont il se sert pour captiver le spectateur, en renversant la structure classique du cinéma d'horreur. Au lieu de gagner en puissance, la présence maléfique semble devenir de plus en plus vulnérable et désespérée.

« *C'était un élément intéressant auquel réfléchir car, du coup, on élimine la seule chose qui, selon les codes du genre, rend un film d'horreur terrifiant, à savoir la capacité du monstre à résister à tous les assauts et à faire mal* », ajoute le réalisateur. « *Ici, son pouvoir s'atténue considérablement d'autant qu'il semble de plus en plus pathétique. Par conséquent, il nous incite sans doute à réagir différemment* ».

JESSIE BUCKLEY

Pour interpréter Harper, Jessie Buckley a dû se prêter à un numéro d'équilibriste intellectuel et émotionnel, mettant au point les réactions physiques et psychologiques de son personnage face aux hommes qui la harcèlent dans un contexte des plus douloureux. « *Harper tente de surmonter un drame qui l'a faite souffrir, et son séjour dans cette région rurale achève de la dévaster* », témoigne l'actrice.

Originaire d'Irlande, Jessie Buckley s'est rapidement imposée en deux ou trois ans, s'appropriant plusieurs rôles complexes pour le cinéma et la télévision, dans la série *Chernobyl* de Craig Mazin, *JE VEUX JUSTE EN FINIR* de Charlie Kaufman, la série-culte *Fargo* et *THE LOST DAUGHTER* de Maggie Gyllenhaal, qui lui a valu sa première nomination à l'Oscar.

La manière dont la comédienne s'est emparée du rôle a stupéfait le réalisateur. « *Avec Jessie, on parle le même langage émotionnel* », dit-il. « *On a noué une incroyable proximité et elle a réussi à sublimer les thématiques très délicates du film de façon totalement inattendue* ».

Pour Garland, les idées spontanées de Jessie Buckley ont été déterminantes dans l'élaboration du personnage. « *J'ai toujours aimé le travail d'équipe au cinéma* », indique le cinéaste, « *et ce film en particulier est le fruit des contributions et des intuitions artistiques de tous ceux qui y ont collaboré. Le dispositif du film est, dans une très large mesure, le résultat de mes discussions avec Jessie – où chacun exposait son point de vue – qu'on a intégrées au scénario* ».

Il poursuit : « *Je dirais que Jessie a consacré 50% du temps de préparation, non pas à répéter son texte, mais à évoquer les réactions de son personnage – leurs diverses*

manifestations et, pour chacune, leur signification. Très concrètement, Jessie a participé au récit, tout comme – je l’espère – le spectateur y participera ».

La comédienne a été emballée par cette approche empirique du personnage. « *Dès ma première lecture avec Alex, notre collaboration s’est appuyée sur un échange et des questionnements* », dit-elle. « *Il ne m’a pas imposé ses idées, mais il était ouvert aux miennes. C’est une méthode de travail passionnante et stimulante* ».

Lorsque Harper débarque à la campagne, elle est en deuil, même si elle n’en laisse rien paraître. Elle est tourmentée par plusieurs questionnements liés à l’intimité des rapports de couple – en matière d’affection, de souffrance, de communication et de violence. Son trouble ne fait que s’accroître à mesure qu’elle fait l’objet d’une succession d’agressions et de harcèlements. Mais pour Jessie Buckley, ce que traverse Harper s’apparente à une renaissance.

« C’est toujours douloureux de mettre fin à une relation », dit-elle. « Mais je crois qu’à la fin de cette histoire, Harper peut se dire qu’elle est toujours maîtresse de son destin. Malgré tous ces harcèlements dont elle est la victime, il y a quelque chose d’exaltant dans ce qu’elle vit. Elle est bousculée. Toute sa belle assurance est remise en question et c’est de là que surgit sa véritable féminité ».

RORY KINNEAR

Si les sosies sont légion au cinéma, l’opportunité de camper une large palette de personnages – ou plutôt les nombreuses facettes d’une même personnalité – se présente rarement dans la carrière d’un acteur. Dans la plupart des cas, il s’agit de satires. Alec Guinness campe ainsi neuf rôles dans NOBLESSE OBLIGE, Eddie Murphy, sept dans LE PROFESSEUR FOLDINGUE et Peter Sellers, trois dans DOCTEUR FOLAMOUR. Avec MEN, la tonalité était davantage celle d’un drame psychologique. Mais la perspective de jouer avec les multiples visages de la masculinité, comme déclinaisons d’un même thème, l’a immédiatement séduit.

Membre de la Royal Shakespeare Company, Kinnear est bien connu du public anglais pour ses prestations sur scène et à la télévision et a remporté deux Olivier Awards et une nomination au BAFTA Awards. Il s’est surtout fait connaître pour son interprétation du chef d’état-major du MI6 Bill Tanner dans la saga James Bond. Mais ce qu’il aime par-dessus tout, c’est de pouvoir transgresser les genres et les codes. C’est pourquoi le point de vue singulier et sans concession de MEN l’a envoûté dès sa première lecture.

« J’aime participer à des projets que je n’ai vus nulle part, originaux et audacieux », dit-il. « Sachant que j’allais jouer plusieurs personnages dans MEN, j’ai immédiatement été séduit par cette impression de ne pas savoir avec certitude si j’allais m’en sortir, tout en ayant très envie de voir comment je pouvais tenter de le faire. J’aime être bousculé et mis sous pression ».

Le rôle nécessitait non seulement une certaine dextérité – et exigeait plusieurs scènes de nudité – mais de l’audace, d’autant que ses divers avatars accouchent littéralement

les uns des autres au cours de la séquence paroxystique du film. « *Rory a dû faire preuve de pas mal de courage* », affirme Garland. « *Il a vraiment dû s'engager pleinement dans le projet pour réussir à faire ce qu'il a fait, et sa prestation était extrêmement difficile d'un point de vue émotionnel et psychologique* ».

Kinnear a commencé par imaginer de mini-biographies pour chaque personnage. Chacun des hommes qu'il interprète incarne un archétype masculin parfaitement identifiable, mais il souhaitait qu'ils se distinguent chacun par l'âge, le physique et la personnalité. Il s'est non seulement servi de ces éléments biographiques pour sa propre préparation, mais il les a aussi fournis à l'équipe coiffure et maquillage afin de mettre au point l'allure de chaque personnage. Une fois qu'il s'est mis à interpréter ces différents hommes sur le plateau, Kinnear a eu le sentiment que chacun dégageait sa propre aura. « *C'était fascinant de voir à quel point je me glissais dans une personnalité différente à chaque fois que je sortais de la loge maquillage sous les traits d'un autre homme* », se souvient-il. « *Il n'y avait pas que mon allure physique qui évoluait, mais la manière dont je me comportais avec mon entourage et la réaction des autres en me voyant* ».

Il poursuit : « *Lorsque Geoffrey, le propriétaire de la maison, était présent, l'ambiance était joyeuse parce que tout le monde l'appréciait. Lorsque le pasteur a débarqué, tout le monde s'est figé. Quand le policier est arrivé, j'ai eu le sentiment qu'il était à peine toléré. Parfois, la réaction était tellement forte que j'avais envie de leur dire qu'en fait, c'était toujours moi. Mais j'ai pris conscience grâce à cela que ce qu'on dégage physiquement peut s'avérer difficile à supporter pour les autres* ».

Au cours d'une scène de bar, cinq personnages campés par Kinnear sont présents à l'image en même temps. Même si la scène a été tournée avec des doublures pour faciliter la mise en place et la fluidité des déplacements, Kinnear a dû s'accoutumer au surréalisme du dispositif. « *Il s'agissait d'être extrêmement rigoureux pour ne pas m'emmêler les pinceaux* », dit-il en souriant, « *Je devais savoir à chaque instant ce que faisait tel ou tel personnage et anticiper les réactions des autres. J'ai vraiment adoré cette sensation de jongler de l'un à l'autre* ».

« *Sur le plan technique, j'ai fait en sorte que la scène soit bien filmée sous tous les angles* », raconte Garland. « *Mais d'un autre point de vue, ce qui reste de cette séquence, ce sont deux acteurs qui s'amusent comme des fous. La scène est à la fois drôle et glaçante – et Jessie et Rory ont largement exploité ce contraste* ».

Le recours aux effets maquillage et aux prothèses a donné une envergure supplémentaire aux multiples transformations de Kinnear, mais les nombreux changements d'allures physiques s'accompagnaient de réelles difficultés. « *Je portais différentes sortes de prothèses dentaires qui modifient l'élocution et qui, du coup, changent le comportement et les postures* », dit-il. « *Cela m'a amusé d'avoir les cheveux longs pour camper le pasteur. Les vêtements [conçus par Lisa Duncan, chef-costumière de l'épisode Mangrove de Small Axe de Steve McQueen] ont largement contribué à la métamorphose du personnage également* ».

Tandis que les acteurs se sont de plus en plus investis dans le processus créatif, Kinnear a établi des rapports de confiance – nécessaires – avec Jessie Buckley. « *Ce qui m'a le plus frappé chez Jessie, outre le fait qu'elle est drôle, sympa et bienveillante, c'est qu'elle n'est pas du tout inhibée, ni devant la caméra, ni hors plateau* », indique l'acteur. « *Elle optait le plus souvent pour l'inattendu. Et pourtant, quand c'est le cas, ça a l'air normal. Je pense très sincèrement qu'elle est l'actrice la plus enthousiasmante de Grande-Bretagne, et qu'elle fait preuve d'une liberté saisissante* ».

L'actrice envisage son rapport à Kinnear comme le pivot essentiel du film. « *C'était fascinant d'observer Rory se glisser dans la peau de ces différents personnages qui, d'une certaine façon, ne font qu'un* », dit-elle. « *Il a su les interpréter chacun avec une telle conviction que j'ai pu adapter mes réactions à chacune de ses incarnations* ».

LES HOMMES

En arrivant dans le lieu idyllique qu'elle a loué, Harper croise tout d'abord Geoffrey, le propriétaire de l'imposante demeure qui, quoiqu'un rien nonchalant, maladroit et fouineur, semble relativement avenant. « *Geoffrey est une sorte d'aristocrate un rien crétin, mais je l'adore* », confie Jessie Buckley. « *C'est incontestablement le type le plus drôle et le plus agréable de tous ceux que rencontre Harper* ».

D'après Kinnear, Geoffrey est un « *propriétaire terrien empoté qui souhaite faire en sorte que Harper se sente bien accueillie, même s'il a un peu tendance à fourrer son nez dans ses affaires. C'est un garçon doux qui ne lui veut aucun mal, mais qui ne comprend pas bien les codes et les usages d'aujourd'hui. D'après moi, il est issu d'une famille aristocratique propriétaire de cette maison depuis des siècles, mais il a dû emménager dans un logement plus modeste et louer la maison pour dégager un loyer* ».

Une fois que Geoffrey a fait visiter les lieux à Harper, et lui a exposé les règles de la maison, la jeune femme part se balader. À son grand désarroi, elle croise un autre homme – totalement nu et visiblement blessé – dont la présence inexplicable chez elle la déconcerte. « *Au départ, c'est assez terrifiant pour elle parce qu'on ne tombe pas souvent sur un homme nu et blessé dans notre société* », note la comédienne.

Finalement, l'intrus se transforme en un « Homme Vert » mythique – une métamorphose qui a contraint Kinnear à être recouvert de feuillage, de la tête aux pieds. « *Pour que la transformation soit totale, on me fixait, pendant toute une journée, des prothèses, une par une, puis on me barbouillait de saleté et de sang pour que, au final, je surgisse nu dans le froid à 3h du matin !* », raconte Kinnear en souriant.

Harper rencontre également un étrange garçon de 9 ans, Samuel, qui l'insulte copieusement. Bien qu'il ait un corps d'enfant, il a le visage de Kinnear. « *Samuel est un peu délinquant* », reprend Jessie Buckley. « *Il est peut-être jeune, mais il est à deux doigts de basculer dans la colère et la violence* ».

Elle croise ensuite le pasteur qui l'aborde dans l'église du village sans qu'on comprenne pourquoi, avant de se mêler de sa vie privée et de se déverser sur son propre sentiment d'échec. « *Bon Dieu, le pasteur, c'est le pire !* », s'emporte Jessie Buckley. « *Mais à mon avis, tous ces hommes sont victimes de leur propre refoulement. Le pasteur est incontestablement le plus dangereux et le plus violent sur le plan affectif. Il a une personnalité franchement déconcertante et c'était le personnage le plus difficile à affronter* ».

Kinnear campe également Jimmy, le policier arrogant qui « *est assez content de son statut* », précise le comédien. « *Et puis, il y a Franklin, patron du pub du coin, garçon taciturne et en apparence affable. Enfin, il y a les deux frères, ouvriers agricoles, qui ont toujours vécu au village. Et même s'ils ne disent rien, ils incarnent une présence masculine violente* ».

JAMES

Un autre homme continue de hanter Harper au moment où celle-ci s'installe dans la maison, encombrée de ses souvenirs et émotions traumatiques : son ex-mari James. Un enchaînement d'événements inquiétants ont précipité la mort de leur couple – un acte de violence inouïe, des disputes stériles, une atroce chute énigmatique – et exigent désormais d'être éclaircis. Paapa Essiedu, comédien anglais en pleine ascension, interprète le rôle de cet homme qu'on n'aperçoit qu'en flash-backs, mais qui semble traverser une crise majeure et qui alimente les questionnements du film. Essiedu a été révélé grâce à ses prestations pour la Royal Shakespeare Company et a obtenu un Emmy et un BAFTA Award pour la série *I May Destroy You*.

« *C'est un rôle extrêmement difficile à divers titres* », reconnaît Garland. « *Paapa a magnifiquement su faire en sorte que le personnage ne se contente pas d'apparaître grossier ou brut de décoffrage. Grâce à lui, on ressent intensément la souffrance et la confusion du personnage. James commet un acte profondément transgressif qui pourrait facilement nous rendre indifférents à son sort, mais Paapa a réussi à exprimer l'agonie du personnage qui fait qu'on reste sensible à ce qui lui arrive* ».

Essiedu a eu l'esprit en ébullition dès qu'il a lu le scénario. « *J'ai eu une réaction émotionnelle immédiate* », se souvient-il. « *J'ai été terrifié, crispé, et j'ai trouvé le script bouleversant. Et puis, on s'est vus avec Alex et on a surtout parlé de nous, de nos vies, de nos ambitions professionnelles, et on a rapidement compris qu'on était sur la même longueur d'ondes* ».

Leur proximité n'a pas tardé à se renforcer. Tout comme avec Jessie Buckley et Rory Kinnear, le réalisateur souhaitait parfaitement connaître le point de vue de l'acteur sur le projet. Essiedu s'est montré enchanté par l'ouverture d'esprit de Garland. « *Les films d'Alex cherchent le plus souvent à explorer ces zones grises qui existent au-delà des avis tranchés, et en tant que metteur en scène, il se refuse à prendre parti* », remarque le comédien. « *Mais, à mon sens, le film soulève des questions majeures sur ce que les hommes font à d'autres hommes, ce que les hommes font aux femmes, et ce que les femmes font aux hommes. Le film se demande qui est responsable et si on peut se débarrasser des démons et des fantômes du passé* ».

Toutes ces questions trouvent leur origine dans la rupture entre Harper et James. Essiedu en a pris conscience immédiatement. « *On est nombreux à avoir vécu une relation de couple moribonde* », dit-il. « *Avec Jessie, on a essayé de se dire que cette relation était comme un grand requin blanc qui s'agite dans tous les sens pour survivre, si bien qu'on dit et fait des choses qu'en temps normal on ne dirait pas et on ne ferait pas* ». Ce n'était pas une posture facile à adopter et à conserver, surtout quand on connaît les pulsions destructrices de James. Mais Essiedu a tenté d'explorer l'état d'effroi absolu de ce personnage dont on ne connaît pas le passé. « *Pour moi, il s'agit d'un homme capable d'aimer et d'avoir des sentiments très forts, mais à ce moment-là de sa vie, il est frustré, désespéré et terrorisé* », poursuit-il.

D'après Essiedu, la réaction de James à sa propre frustration se retrouve chez plusieurs personnages tout au long du film. « *James est présent, comme en écho lointain, chez tous les hommes que Harper croise sur sa route* », dit-il. « *Enfin, on découvre une facette différente de James dans les derniers plans du film* ».

Pour Garland, le réalisme des rapports entre Jessie Buckley et Essiedu était si fort qu'il en était déchirant. « *L'une des scènes les plus difficiles à tourner a été celle de la rupture* », confie le cinéaste. « *Jessie et Paapa se font face et on les a filmés de profil. J'ai senti que la douleur qui s'exprime dans cette scène n'était plus jouée, mais qu'elle était si palpable que c'était difficile d'en être témoin* ».

Dans cette scène, Jessie Buckley fait preuve d'un tel courage que, pour Essiedu, c'était un vrai défi d'être à sa hauteur. « *Jessie est d'un courage à toute épreuve et elle ne fait jamais les choses à moitié* », commente le comédien. « *Elle est tellement investie dans son rôle que, par moments, c'en était presque flippant* ».

Les émotions de la séquence étaient si fortes que l'acteur s'est foulé la cheville, bien qu'il soit presque constamment immobile. « *La tension était telle que, de manière inattendue, je l'ai sentie dans tout mon corps* », ajoute-t-il souriant.

LA SHEELA-NA-GIG ET L'HOMME VERT

Marqué par la thématique de l'éternel retour et de la renaissance, MEN est ponctué d'images évocatrices, de manière métaphorique ou pas, de la reproduction – les tunnels, les couloirs, les graines, les fentes, les échos. Mais deux symboles plus directement concrets sont très présents : la Sheela-na-Gig, sculpture représentant une femme accroupie offrant au regard de tous sa vulve disproportionnée, et l'Homme Vert, son homologue masculin, entièrement couvert de feuilles, de vignes et de branches.

Ces deux figures totémiques sont encore entourées de mystère, bien qu'on les trouve dans des églises, des châteaux et au-dessus de portes du monde entier. Les historiens de l'art ont émis diverses théories concernant la Sheela-na-Gig. Il peut ainsi s'agir d'un symbole mettant en garde contre la débauche ou exaltant la fécondité des femmes, ou encore destiné à repousser le diable ou à rendre hommage à une déesse païenne encore inconnue. Certains suggèrent même qu'il s'agirait d'une farce signée d'un

maçon du Moyen-Âge. La dénomination gaélique elle-même est énigmatique – on l’a traduit comme « vieille femme aux seins », « trou inoccupé », « pourvu d’organes génitaux », ou par un terme dépourvu de sens. Pourtant, ces images comptent, à l’heure actuelle, parmi les représentations les plus décomplexées – émancipatrices, diraient certains – du corps féminin à travers l’histoire de l’Europe.

De même, l’Homme Vert résiste à l’analyse. À mi-chemin entre le symbolisme païen et chrétien, cette créature folklorique au visage en forme d’arbre qui orne souvent les pubs, est censé incarner le printemps, la renaissance, le besoin de se ressourcer dans la nature, la puissance masculine – à moins que ce ne soit qu’un motif décoratif séduisant qui s’est propagé comme un phénomène viral.

« On sait que ces symboles sont ancestraux, qu’ils sont puissants et qu’ils produisent un effet sur l’être humain, mais on ne connaît pas vraiment leur signification, et c’est difficile de faire la part des choses entre ce qui relève de la mythologie et ce qui n’en relève pas », explique Garland. *« Du coup, ils s’intégraient parfaitement à l’univers du film. Ce qui me plaît dans la Sheela-na-Gig, c’est son côté totalement décomplexé. Chacun peut avoir son point de vue sur elle, mais pour moi, elle a une manière incroyable de soutenir votre regard quand vous passez devant elle, et c’est aussi ce que j’ai essayé de faire avec ce film ».*

« La Sheela-na-Gig a survécu à plusieurs siècles de répression considérable de tout ce qui pouvait évoquer, de près ou de loin, la représentation de la sexualité », poursuit-il. *« Même à l’époque où les Victoriens s’employaient à camoufler les parties génitales des œuvres d’art, on trouvait toujours, dans les églises, ces sculptures qui, à nos yeux, renvoient à une image brutale et audacieuse de la sexualité. Mais s’agit-il bien de sexualité ? Ou de reproduction ? Ou d’un simple constat ? Comment notre réflexion sur ces sujets a-t-elle évolué ? Ces questionnements trouvent leur place dans le récit ».*

Étant donné que l’Homme Vert est incarné dans le film, grâce à Kinnear, les acteurs ont leur propre interprétation de sa fonction dans l’intrigue. Son interprète remarque : *« Pour moi, l’Homme Vert est l’archétype d’un homme déchu – au niveau le plus rudimentaire de la masculinité. Il incarne une forme de nature primitive, il fait partie de la terre, il réunit la vie et la mort. Il existe depuis des millénaires et il renferme toutes les épreuves, les difficultés et les blessures des hommes et de la masculinité. Mais il détient aussi la source de vie ».*

Kinnear ajoute : *« L’Homme Vert est un personnage qui change et évolue tout au long du film, qui semble hanter Harper et veiller sur elle tout à la fois. On ne sait jamais s’il est là pour la protéger ou la harceler. Mais j’ai le sentiment qu’il symbolise la renaissance dont on a besoin après un deuil. C’est l’une des forces primitives qui nous accompagnent constamment, qui remontent à la nuit des temps, mais qui sont toujours là aujourd’hui ».*

LA MAISON

La maison – siège de tous nos désirs et aspirations conjugales – a longtemps été l'un des motifs récurrents du cinéma d'horreur, façade apparemment rassurante d'un bonheur bientôt troublé. Dans *MEN*, la maison que loue Harper pour son échappée à la campagne est d'abord une sorte de paradis terrestre, puis devient un espace envahi de présences menaçantes et, enfin, un lieu de révélations. « *La maison est un personnage à part entière* », détaille Jessie Buckley. « *L'équipe artistique a fait un tel travail de décoration, fourmillant de détails, que la maison est devenue comme une créature vivante. On a le sentiment que les murs risquent à chaque instant d'être forcés et que la porte est un lieu de passage incessant et de changements constants* ».

La production a déniché l'immense propriété dans le Gloucestershire, dans la campagne prospère du sud-ouest de l'Angleterre. C'est la région des Cotswolds abritant des villages médiévaux riches de maisons de pierre, des rivières au doux murmure, des routes bordées de haies et des forêts mystérieuses. Son atmosphère tout en raffinement et en discrétion en faisait le lieu idéal de répressions et d'agressions pernicieuses. La maison était déjà destinée à la location saisonnière, mais le chef-décorateur Mark Digby et la décoratrice de plateau Michelle Day, qui ont collaboré à tous les films de Garland, l'ont aménagée pour en faire un lieu à la fois paisible et dangereusement ouvert à tous les vents.

« *Trouver la maison faisait partie du casting* », indique Garland. « *C'était comme lorsqu'on reçoit un acteur pour une audition où on se dit immédiatement 'c'est la bonne personne'. Sur le plan strictement technique, elle était extrêmement fonctionnelle. Plusieurs maisons anglaises de cette époque ont de toutes petites pièces et sont basses de plafond, ce qui pose problème aux équipes de tournage. Mais cette maison était étonnamment spacieuse. Et elle avait beaucoup de cachet. Elle était belle toute en étant lugubre* ».

Si les fondations de la maison n'ont nécessité aucun aménagement, Mark Digby et Michelle Day ont insufflé une énergie et une tension au décor dont Jessie Buckley s'est inspirée. Très en amont, ils ont décidé de donner aux murs une teinte de rouge discrètement inquiétante – rappelant la couleur d'une blessure ou d'un utérus – qui tranche avec le vert bucolique environnant. « *Il fallait qu'on passe du charme anglais de ces collines verdoyantes et de ces maisons aux couleurs chaudes à un cadre plus menaçant* », explique Garland. « *Dès lors qu'on a repeint le couloir en rouge, c'est devenu un tout nouvel espace* ».

Au final, raconte Kinnear, la maison donnait le sentiment d'être un lieu « *invitant à l'introspection, mais aussi une maison hantée caractéristique – et, grâce à la configuration des pièces et à la manière dont la caméra se fraie un chemin à travers les couloirs, on a l'impression de se trouver dans un espace primitif* ».

Le directeur de la photo Rob Hardy, qui a éclairé pour Alex Garland *EX MACHINA*, *ANNIHILATION* et la série *Devs*, a amplifié ce sentiment de forces primitives et de chaos grâce à des compositions précises. « *Dès qu'il débarque quelque part, Rob est aussitôt capable d'en tirer des plans magnifiques* », s'enthousiasme le réalisateur. « *On*

se comprend à demi-mot, si bien qu'on se passe de longues discussions, parce que je sais exactement pourquoi ses yeux pétillent à tel moment, et inversement. Je lui fais entièrement confiance en matière de prises de vue ».

UNE NAISSANCE HORS NORMES

Tous les éléments de la mise en scène – lumière, décors, costumes, maquillage, son, jeu des acteurs, effets visuels – contribuent à créer les images radicales de la scène paroxystique. Il s'agit d'une séquence aussi visuelle que sensorielle, où un spectacle baroque de membres disloqués et de feuillage recouvrant le visage cède bientôt la place aux plans inédits d'un accouchement masculin – chaque homme donnant naissance à un autre à travers ses chairs déformées, comme s'il délivrait une créature qui se régénérerait sans cesse.

Bien entendu, Garland est parfaitement conscient que chacun se fera sa propre interprétation de la scène et qu'elle produira un effet saisissant sur le spectateur, sans doute parce qu'elle sublime un phénomène qu'on voit très peu au cinéma, et encore moins sous une forme radicalement transformée. *« Je trouve intéressant que ce qui met le plus mal à l'aise ne soit pas lié aux images horribles, mais à la naissance »,* dit-il. *« Pourtant, partout dans le monde, nous sommes tous nés de cette manière ! »*

Les images ont évolué au fil du temps, tout comme l'intrigue. *« Très en amont, on en a parlé et on a réfléchi à ce qu'on pouvait faire avec les images de la Sheela-na-Gig et de l'Homme Vert, et on a abouti à un type muni d'un vagin sur la poitrine »,* souligne Garland.

Mais il y avait un vrai pas à franchir entre la conception de la scène et sa concrétisation à l'écran. Le tournage de cette séquence, qui bouscule la nature même de l'accouchement, a nécessité réflexion et instinct. *« C'était d'une difficulté quasi insurmontable à filmer, d'autant qu'il faisait un froid terrible quand on l'a tournée »,* reprend Garland. *« Rory a fait preuve d'un courage et d'un investissement extraordinaires, et les réactions de Jessie ont été d'une intelligence folle, si bien qu'ils ont réussi à se créer leur propre espace défiant toute logique ».* Kinnear intervient : *« J'étais totalement ébahi car chaque instant me réservait son lot de surprises ».*

Par la suite, le superviseur effets visuels David Simpson (ALITA : BATTLE ANGEL, THOR : RAGNAROK) et son équipe ont plongé dans un territoire étrange et vierge. *« Il y a très peu de films qui ont représenté la naissance d'une manière aussi crue, ce qui présentait des difficultés techniques considérables »,* relève Garland. *« À certains égards, cela m'a rappelé EX MACHINA où l'équipe effets visuels et les prothésistes représentaient un pilier sur lequel reposait toute la structure du film. Je n'insisterai jamais assez sur le fait que je ne suis pas le seul auteur du film, mais qu'il s'agit du fruit de toute une équipe de gens qui se sont mobilisés et ont livré leurs idées, leurs points de vue et leurs intuitions artistiques ».*

LA MUSIQUE

MEN s'ouvre et se clôt sur deux versions du mélancolique *Love Song* de l'artiste anglaise Leslie Duncan. Le film débute par la version solo d'origine enregistrée en 1969 et s'achève, immédiatement après un dialogue glaçant, par la reprise acoustique d'Elton John qui chante en duo avec Leslie Duncan. Le titre est extrait de son album *Tumbleweed Connection* de 1971. (La chanson a été reprise par quelque 150 artistes, comme David Bowie, Barry White, Peggy Lee et Dionne Warwick).

« Après avoir traversé toute cette horreur et ces moments de détresse et de désarroi, on revient à cette chanson magnifique qui dégage une douceur nostalgique », note Garland. *« En général, quand on reprend une chanson, on la modifie, mais ce qui m'intéressait dans la version d'Elton John, c'est qu'elle est très proche de celle de Leslie Duncan et qu'elle chante avec lui. Les paroles sont d'une incroyable simplicité, mais elles sont aussi d'une grande vérité – et j'aime les œuvres qui mettent les gens extrêmement cultivés mal à l'aise. Je trouve qu'il y a une forme d'optimisme inattendu dans le dénouement et la chanson lui convient parfaitement ».*

La musique, en partie chorale, est composée par deux autres fidèles collaborateurs de Garland : Geoff Barrow et Ben Salisbury. *« Geoff et Ben sont deux collègues extraordinaires avec lesquels je travaille depuis longtemps »,* signale Garland. *« On a, très en amont, décidé que la partition devait s'appuyer sur des voix. Dès le départ, on a envisagé de faire appel à un contre-ténor [voix masculine dont la tessiture correspond à celle d'une mezzo-soprano] et aux effets singuliers que cette voix produit ».*

Tout comme les images, la musique procède par réverbérations, tout particulièrement lorsque Harper provoque un écho inquiétant en chantant dans un tunnel de la forêt voisine. *« Il s'agissait de créer une synthèse entre la musique et la narration, en brouillant les frontières »,* poursuit Garland. *« Par moments, la comédienne fait partie intégrante de la partition qui offre un autre moyen au spectateur de participer au récit. Et cela ne concerne pas que la séquence du tunnel. Quand Harper crie dans l'église, une note se détache qui s'intègre à la musique – à moins que ce ne soit la musique qui s'associe à Harper ».*

La scène fonctionne parce que Jessie Buckley a insufflé une musicalité naturelle au rôle (elle est aussi pianiste, autre instrument imbriqué dans la narration). *« Dans la scène de l'église, Jessie est tellement chavirée par le chagrin et la colère que, spontanément, elle exprime cette note d'une grande pureté qui, par la suite, soulage cette souffrance et cette colère musicalement. J'avais le souffle coupé en l'observant dans cette scène. C'était comme regarder un joueur de tennis qui, pendant la finale à Wimbledon, mobilise toutes ses facultés »,* témoigne le cinéaste.

Si Jessie Buckley et Rory Kinnear ont voulu être poussés dans leurs ultimes retranchements, c'est en raison de l'atmosphère du plateau créée non seulement par Garland, mais aussi par tous les collaborateurs de création. En effet, chacun d'entre eux s'est confronté à la profondeur des thématiques culturelles et psychologiques du film et aux conflits intimes qu'elles suscitent. *« Chaque membre de l'équipe, quel que*

soit son domaine, a pu s'exprimer en toute liberté », conclut Jessie Buckley. « Et nous étions tous tellement investis dans le projet que nous ne voulions pas nous contenter de faire ce qu'on nous demandait, mais d'aller au-delà de ces attentes ».



DEVANT LA CAMÉRA

JESSIE BUCKLEY Harper

Couronnée à l'Olivier Award et nommée à l'Oscar, Jessie Buckley a tenu son premier grand rôle dans *BEAST* de Michael Pearce, film nommé au BAFTA Awards, aux côtés de Johnny Flynn. Sorti en 2018, le film est plébiscité par la critique et la comédienne remporte le prix du meilleur espoir féminin aux British Independent Film Awards et le prix de la meilleure actrice britannique ou irlandaise au Critics Circle Awards. Par ailleurs, le magazine *Screen International* la classe parmi ses « stars de demain ».

On l'a vue l'an dernier dans *THE LOST DAUGHTER*, premier long métrage de Maggie Gyllenhaal, qui lui a valu une nomination à l'Oscar du meilleur second rôle. La même année, elle a campé Sally Bowles dans *Cabaret*, qui lui a valu un Olivier Award, aux côtés d'Eddie Redmayne. Elle a enfin remporté le Trophée Chopard au festival de Cannes 2021.

On la retrouvera dans *WOMEN TALKING*, avec Frances McDormand, Rooney Mara et Claire Foy. Adapté du best-seller de Miriam Toews, le film s'attache à un groupe de femmes d'une secte isolée qui tente de concilier sa foi avec une série d'agressions sexuelles commises par les hommes de la communauté. Elle tournera bientôt dans *HOT MILK*, tout premier long métrage de Rebecca Lenkiewicz, scénariste de *COLETTE*.

En 2020, elle a été à l'affiche de la quatrième saison de *Fargo*, avec Chris Rock et Jason Schwartzman. On l'a aussi vue dans *JE VEUX JUSTE EN FINIR* de Charlie Kaufman, avec Jesse Plemons, qui lui a valu une nomination au Gotham Independent Film Award. La même année, elle s'est produite dans une version contemporaine de *Roméo et Juliette* aux côtés de Josh O'Connor. La pièce a ensuite été filmée et diffusée à la télévision anglaise et américaine.

En 2018, elle a tenu le rôle principal de *WILD ROSE* de Tom Harper, aux côtés de Julie Walters et Sophie Okonedo, qui lui a valu une nomination au British Independent Film Award et un BAFTA Scotland Award de la meilleure actrice. Elle a également été nommée au prix du meilleur espoir des BAFTA : pendant la cérémonie, elle a interprété une chanson du film. En 2019, elle s'est illustrée dans *JUDY* de Rupert Goold, avec Renee Zellweger, et a donné la réplique à Emily Watson et Jared Harris dans la série *Chernobyl*.

Elle a encore joué dans *LE VOYAGE DU DR DOLITTLE*, *UN ESPION ORDINAIRE*, *Guerre et paix*, où elle campe la princesse Marie aux côtés de Paul Dano, et la série *Taboo*, avec Tom Hardy. En 2018, elle a donné la réplique à Stephen Campbell Moore, Ben

Miles et Jessica Raine dans *The Last Post*, écrit par Peter Moffat, et *The Woman in White*, thriller psychologique signé Wilkie Collins.

Au théâtre, elle s'est produite en même temps dans deux pièces mises en scène par Kenneth Branagh, *Conte d'hiver*, où elle interprète Perdita, et *Harlequinade*, où elle campe Muriel. Elle incarne Miranda dans *La Tempête*, avec Roger Allam. On l'a encore vue dans *Petite musique de nuit*, *Henry V*, aux côtés de Jude Law, *Amadeus*, avec Rupert Everett. D'origine irlandaise, Jessie Buckley est diplômée de la Royal Academy of Dramatic Arts. Elle vit à Londres.

RORY KINNEAR

Geoffrey

Comédien anglais primé, Rory Kinnear s'est sans doute fait connaître pour avoir interprété Bill Tanner dans QUANTUM OF SOLACE, SKYFALL, 007 SPECTRE et MOURIR PEUT ATTENDRE de la saga James Bond. On l'a aussi vu dans PETERLOO de Mike Leigh, À CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS, iBOY, MAN UP, SALSA FURY, BROKEN, qui lui a valu le BIFA Award du meilleur espoir masculin, PETITS MEURTRES À L'ANGLAISE et IMITATION GAME, avec Benedict Cumberbatch et Keira Knightley, film nommé à l'Oscar et au BAFTA Award.

Côté télévision, il a joué dans *Inside No.9*, *Guerrilla*, *Quacks*, *Une place à prendre*, *Penny Dreadful*, *Count Arthur Strong*, *Southcliffe*, écrit par Tony Grisoni, qui lui vaut une nomination au BAFTA Award, *Loving Miss Hatto*, *Black Mirror*, *Richard II* de Rupert Goold, et *Lucan* dont il tient le rôle-titre.

Grand acteur de théâtre, il a remporté l'Evening Standard Award pour *Mesure pour mesure* et *Hamlet*, puis pour *Othello*, où il campe Iago. Pour cette dernière prestation, il a aussi décroché l'Olivier Award, prix qu'il gagne encore pour *The Man of Mode*. Il a été nommé à l'Olivier Award à deux reprises pour *Hamlet* et *Burnt By the Sun*. Tout récemment, on l'a vu dans *L'Opéra de quat 'sous* et *Macbeth* ou encore *Young Marx* et *Force Majeure*.

Parmi sa filmographie, citons *Ridley Road*, *Penny Dreadful: City of Angels*, *Unprecedented*, *Catherine the Great*, *Years and Years*, *La Colline aux lapins* et *Brexit*.

Il est à l'affiche de la série *Our Flag Means Death* de Taika Waititi, avec Rhys Darby, et il vient de tourner dans *Bank of Dave*, où il campe un banquier qui a favorisé des prêts bancaires aux personnes de sa communauté.

Dramaturge, il a été primé pour sa première pièce, *The Herd*, en 2013. Il a signé sa première mise en scène avec *Conte d'hiver* à l'English National Opera en 2017.

PAAPA ESSIEDU

James

Depuis qu'il a obtenu son diplôme de la Guildhall School of Music & Drama, Paapa Essiedu s'est imposé comme un acteur anglais des plus prometteurs, s'illustrant aussi bien sur scène qu'à l'écran.

On le retrouvera ainsi dans la série *The Lazarus Project*, créée par Joe Barton, où il campe un homme qui revit la même journée, encore et encore, après avoir assisté à la fin du monde.

Il a récemment achevé le tournage de la deuxième saison de *The Capture* pour la BBC, aux côtés de Holliday Grainger.

Sur scène, il s'est produit dans *A Number* de Caryl Churchill, aux côtés de Lennie James, qui lui a valu les éloges de la presse. « *Essiedu est éblouissant, exprimant l'amour et la culpabilité avec la même force. Grâce à lui, cette pièce raconte la crise d'identité d'un fils* », a écrit le *Guardian*.

Il a joué dans le court métrage FEMME qui a été nommé au BAFTA Award et a remporté le BIFA Award du meilleur court métrage.

En deux ou trois ans, le jeune acteur a conforté sa place dans le paysage britannique et été salué par la critique théâtrale et cinématographique, et par le public. Né à Londres, il a obtenu une nomination au BAFTA TV Award pour *I May Destroy You* de Michaela Coel. Dans cette série sans concession autour du consentement sexuel, il incarne Kwame aux côtés de Weruche Opia et Adam James.

En 2021, on l'a vu dans *Anne Boleyn*, avec Jodi Turner Smith dans le rôle d'Anne Boleyn. S'attachant à la reine déchuée, la série a été conçue comme un thriller psychologique. Essiedu campe le frère de la protagoniste, George Boleyn, et Mark Stanley, Henry VIII.

En 2020, il interprète Alexander Dumani dans *Gangs of London*, créé par le visionnaire Gareth Evans et son associé Matt Flannery. Une deuxième saison a été tournée récemment.

Il a également été à l'affiche de *Unsaid Stories*, inspiré du collectif Black Lives Matter.

Pour le petit écran, il a joué dans *Press*, série en six épisodes créée par Mike Bartlett. *Press* se déroule dans le milieu ultra-compétitif des journaux londoniens et réunit au casting Charlotte Riley, Ben Chaplin et David Suchet. On le retrouve dans *Black Earth Rising*, autour d'une femme qui, enfant, a réchappé du génocide rwandais, avant de débarquer au Royaume-Uni.

Essiedu a joué dans *Kiri*, qui aborde le thème de l'adoption mixte et s'intéresse à la réaction des services sociaux et des médias britanniques. Il enchaîne avec *Miniaturiste* en 2017, aux côtés d'Anya Taylor-Joy, Romola Garai et Hayley Squires, *LE CRIME DE L'ORIENT EXPRESS* de Kenneth Branagh, *Revolt*, *Not Safe For Work* et *Utopia*.

Son parcours théâtral est tout aussi impressionnant. Il a intégré la Royal Shakespeare Company en 2012 pour camper Fenton dans *Les joyeuses commères de Windsor*. Puis, il se produit dans *Le Roi Lear*, mis en scène par Sam Mendes. On le retrouve dans la même pièce, mais dans un autre rôle avec la Royal Shakespeare Company. Puis, il incarne un jeune Hamlet dans la mise en scène de Simon Godwin. Sa prestation audacieuse est considérée comme pionnière par beaucoup de critiques.

Début 2020, il campe Moïse dans *Pass Over* d'Antoinette Nwandu, dans une relecture d'Indhu Rubasingham.

Toujours sur scène, il s'est illustré dans *Racing Demon*, *You For Me For You*, *Roméo et Juliette*, *Black Jesus*, *Outside on the Street* et *Dutchman*.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

ALEX GARLAND

Scénariste / Réalisateur

Alex Garland a entamé sa carrière comme romancier et s'est surtout fait connaître pour *La Plage* et *Tesseract*. Puis, il s'oriente vers l'écriture scénaristique avec *28 JOURS PLUS TARD* de Danny Boyle.

Il passe à la réalisation en 2015 avec *EX MACHINA*, qui lui vaut une nomination à l'Oscar du meilleur scénario original et un BAFTA Award du meilleur film anglais et un deuxième pour le meilleur premier film anglais.

En 2018, il signe son deuxième long métrage, *ANNIHILATION*, d'après le roman de Jeff Van der Meer.

Il est aussi l'auteur de plusieurs scénarios comme *SUNSHINE*, *AUPRÈS DE MOI TOUJOURS*, *DREDD* et le jeu vidéo *Enslaved : Odyssey to the West*, qu'il a coécrit avec Tameem Antoniades en 2010. Garland a assuré la production exécutive de *28 SEMAINES PLUS TARD*. Il a écrit et réalisé la série *Devs*, diffusée sur FX en 2020.

Il tourne actuellement *CIVIL WAR*, d'après son propre scénario, situé aux États-Unis dans un futur proche, également pour A24.

FICHE ARTISTIQUE

Harper JESSIE BUCKLEY
Geoffrey RORY KINNEAR
James PAAPA ESSIEDU
Riley GAYLE RANKIN
L'agent de police Frieda SARAH TWOMEY
Samuel ZAK ROTHERA-OXLEY
Policière SONOYA MIZUNO

FICHE TECHNIQUE

Réalisation ALEX GARLAND
Scénario ALEX GARLAND
Producteurs ANDREW MACDONALD
..... ALLON REICH
Coproducteur CAHAL BANNON
Directeur de la photographie ROB HARDY
Chef décorateur MARK DIGBY
Chef monteur JAKE ROBERTS
Chef costumière LISA DUNCAN
Casting KHARMEL COCHRANE
Compositeur BEN SALISBURY
..... GEOFF BARROW
Effets visuels DAVID SIMPSON
Décoratrice de plateau MICHELLE DAY
Maquillages NICOLE STAFFORD
Sound design/Montage son GLENN FREEMANTLE